

Les pays pauvres sont-ils condamnés à le rester ? William Easterly, Paris : Éditions d'Organisation, 2006. 397 p. avec index. 28 €. Traduit de l'américain par Aymeric Piquet-Gauthier (*The Elusive Quest for Growth : Economists' Adventures and Misadventures in the Tropics*, Cambridge: MIT Press, 2001).

Plus d'un enfant sur vingt ne survit pas jusqu'à l'âge d'un an. Presque un milliard de personnes sont entrées dans le XXI^e siècle sans être capables de lire. 80 % de la population mondiale doivent se partager 15 % des biens que nous sommes capables de produire. Les habitants des pays les plus pauvres ont un revenu par tête 75 fois moins élevé que les habitants des pays les plus riches. Même si la pauvreté absolue recule, les écarts relatifs de richesse ne cessent de s'accroître. En 1950, les habitants des pays les plus pauvres avaient un revenu qui n'était « que » 35 fois moins élevé que celui des pays les plus riches.

Le prix Nobel Robert Lucas a remarqué qu'une fois que l'on commençait à réfléchir à ces problèmes de développement, il était ardu de s'arracher à cette interrogation. C'est particulièrement vrai pour les économistes. Ces spécialistes de la production et de la répartition des ressources rares ne peuvent voir dans la situation des pays dits en développement que la démonstration de leur difficulté à penser et à influencer le monde. William Easterly est lui-même un économiste. Il a longtemps travaillé à la Banque Mondiale, organisme plus particulièrement chargé d'aider les pays pauvres. Dans ce livre, il propose un examen critique des tentatives de la communauté internationale pour régler le problème du développement depuis cinquante ans. Il a longtemps travaillé à la Banque mondiale : il signale que celle-ci l'a encouragé à trouver du travail ailleurs après la publication de l'ouvrage... Il est maintenant professeur d'économie à l'Université de New York.

Dans une première partie, il examine rapidement ce que signifie la pauvreté et souligne ses conséquences concrètes. La deuxième partie se consacre à l'examen des différents remèdes qui ont été essayés pour encourager le développement des pays pauvres. Deux chapitres examinent l'utilisation de l'aide internationale pour augmenter l'investissement. Les chapitres suivants étudient respectivement les tentatives d'augmentation du capital humain par une scolarisation accrue, le contrôle des naissances, les prêts conditionnés à des promesses de changement de politique et l'annulation de la dette. Toutes ces recettes ont échoué.

Easterly essaye dans la troisième partie de mieux comprendre les causes de ces échecs. Pour cela, il plaide pour un réexamen des mécanismes de développement. Le huitième chapitre souligne l'importance de la diffusion de connaissance et des complémentarités entre individus. L'absence de conditions favorables peut en conséquence conduire à des cercles vicieux de pauvreté. Le neuvième se consacre au rôle potentiellement crucial de la technique. Le dixième chapitre montre qu'en raison de l'importance des processus cumulatifs, à cause desquels une petite cause peut avoir des effets importants, il est important de reconnaître aussi le rôle que joue la chance.

Les trois derniers chapitres abordent des obstacles rédhibitoires au développement. Les gouvernements ont un pouvoir de nuisance considérable, à l'échelle des services qu'ils devraient assurer. Une corruption trop importante peut étouffer la croissance. Finalement, les sociétés divisées contre elles-mêmes et dont les groupes sociaux ne sont pas prêts à collaborer ont peu de chance de se développer. Easterly souligne donc – comme de plus en plus d'économistes – l'importance des institutions et de la culture comme déterminants du succès économique.

Le livre est parsemé de zooms sur la situation d'individus particuliers dans les pays pauvres qui rappellent avec bonheur que le sujet étudié est extrêmement concret.

Certains points de l'analyse sont bien sûr discutables, mais son message principal est difficile à remettre en cause. Nul ne connaît la « recette » du développement. Par contre, nous commençons à mieux en comprendre les mécanismes, les solutions qui ne fonctionnent pas et

les obstacles qui interdisent le développement. Pour favoriser le développement, le livre plaide pour une prise en compte du fait que les individus des pays pauvres, leurs gouvernements et même les pourvoyeurs d'aide réagissent aux incitations qui leur sont présentées. La Banque mondiale a besoin pour justifier son existence d'augmenter l'aide, pas d'améliorer concrètement la situation des pays pauvres. Moubarak sait que l'Égypte continuera à recevoir une aide internationale importante tant qu'elle servira les intérêts occidentaux au Proche-Orient, sans que l'évolution de sa pauvreté soit prise en compte. Un habitant du Zaïre sait qu'il a plus à gagner à essayer de s'intégrer à un secteur étatisé prédateur plutôt que de fonder une entreprise productrice. Que les économistes l'aient oublié est un comble.

On ne trouvera pas dans l'ouvrage de propositions concrètes de réformes du système d'aide au développement. Mais le terrain qu'il explore est déjà large. De plus, ces propositions sont données dans un livre du même auteur, paru cette année en américain, qui étudie de manière plus « positive » les moyens concrets dont les pays riches peuvent aider les pays pauvres : *The White Man's Burden : why the West's efforts to aid the Rest have done so much ill and so little good*. On ne peut qu'en espérer une traduction rapide.

Le livre d'Easterly ne nécessite guère de connaissances préalables en économie et est abordable par tous les lecteurs. Je recommande donc vivement *Les pays pauvres sont-ils condamnés à le rester* à tous ceux qui s'intéressent au problème de la pauvreté. Et qui peut ne pas s'y intéresser ?

Guillaume Daudin
OFCE / Sciences Po, Paris